

---



---

**SERMON**

SUR

**LA PAROLE DE DIEU,**

POUR

---

 LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.
 

---

*Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.*

Je suis la voie de celui qui crie dans le désert : Redressez les voies du Seigneur. (*Joan. I, 23.*)

QUELQUE admirable que nous paraisse et que soit en effet l'humilité du saint Précurseur, lorsqu'en ce jour il rejette les titres magnifiques que la synagogue semble prête à lui décerner, il faut avouer néanmoins qu'il se rend un glorieux témoignage à lui-même, et qu'il donne une bien sublime idée de son ministère, quand il dit : La voix que vous entendez dans ce désert n'est pas la mienne, ni celle d'un simple mortel ; mais je suis moi-même tout entier la voix et l'organe de celui qui, présent et invisible en tous lieux, ne cesse de parler à tous les hommes, et leur crie dans le secret de leurs cœurs : Préparez mes voies ; je descends vers vous par la compassion et la miséricorde ; venez au-devant de moi par la pénitence et par l'amour : *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.*

Jean pouvait-il dire en des termes moins équivoques que sa parole était celle de Dieu même ? et ce-

pendant, mes Frères, que produisit cette divine prédication, qui devait être si puissante ? On accourut, il est vrai, de toutes parts, pour entendre cet homme extraordinaire ; et les rives du Jourdain pouvaient à peine contenir la foule des auditeurs qui se pressaient autour de lui. Mais du reste, si l'on excepte un petit nombre d'esprits dociles qui profitèrent de ses leçons, quel fruit en retira cette multitude innombrable qui s'en montrait si avide ? Les uns, conduits par une curiosité vaine, plutôt que par une humble foi, se bornèrent à une stérile admiration pour le prophète ; et, contents d'applaudir à ses discours, ne songèrent ni à pratiquer ses enseignemens, ni à réformer leurs mœurs : *Venit... Joannes... et non credidistis ei... nec poenitentiam habuistis* (1). Les autres, aveuglés par leur orgueil, ne virent dans l'austérité de sa vie, dans la sévérité de sa doctrine, et dans les mystères qu'il annonçait, que des sujets de dérisions et de censures ; ils le méprisèrent, et, dans l'excès de leur folie, ils regardèrent cet ange de Dieu, car ainsi le nommaient les Ecritures, comme l'instrument et le vil jouet des démons mêmes : *Venit Joannes... et dicunt : Dæmonium habet* (2). D'autres enfin, et ce furent les grands et les puissans, choqués de la liberté sainte avec laquelle ce nouvel Elie reprenait leurs vices, le persécutèrent avec fureur ; la captivité et la mort furent le prix qu'ils réservèrent à la généreuse intrépidité de son zèle : *Dico vobis quia... Elias venit, et fecerunt illi quæcumque voluerunt* (3).

Tel fut le succès de la divine parole dans la bouche du plus grand des enfans des hommes. Faut-il donc nous étonner que cette même parole n'ait pas un autre succès dans nos bouches ? Quand nous l'annonçons du haut de ces chaires, nous avons la consolation de voir quelques justes s'affermir dans la

(1) Math. xxxi, 32.

(2) Math. xi, 18.

(3) Marc, ix, 12.

vertu, et quelques pécheurs revenir de leurs égarements; mais ce petit nombre de vrais fidèles et de pénitens sincères excepté, que voyons-nous d'ailleurs? Ah! le pouvons-nous dire sans larmes? que voyons-nous, sinon des profanateurs, des contempteurs et des persécuteurs de la parole de Dieu? Des profanateurs: ce sont ceux qui l'entendent comme une parole humaine et profane, et n'en retirent par conséquent aucun fruit; premier point. Des contempteurs: ce sont ceux qui, par un superbe dédain, refusent de l'entendre, et se privent ainsi d'une des principales ressources du salut; second point. Enfin, des persécuteurs: ce sont ceux qui ne l'entendent qu'avec des intentions perfides; qui la haïssent, la calomnient, et voudraient la pouvoir étouffer dans la bouche de ses ministres; troisième et dernier point.

O mon Dieu! puisque je dois être aujourd'hui le défenseur et le vengeur de votre sainte parole, donnez-moi, je vous en conjure, la force et la sagesse qui ne peuvent venir que de vous, afin que je dise la vérité tout entière, mais que je la dise avec une religieuse modération, qui touche ses ennemis et les désarme au lieu de les irriter et de les aigrir. — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

La parole de Dieu, comme toutes les choses saintes et divines, exige des dispositions de notre part, pour n'être pas profanée. Or, quelles sont ces dispositions, mes Frères? Je les réduis à trois principales, qui me paraissent renfermer toutes les autres: une disposition de foi, une disposition d'humilité, et une disposition de zèle pour la sanctification de nos âmes.

Je dis d'abord, une disposition de foi. C'est ici, mes Frères, une tribune sacrée et mystérieuse, où l'homme seul paraît à vos yeux, où la voix de l'homme frappe seule vos oreilles, et où cependant ce n'est

pas l'homme, mais Dieu, qui parle et qui enseigne: *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri qui loquitur in vobis* (1). La prédication évangélique est donc, pour m'exprimer ainsi, une sorte de sacrement et de mystère, où il faut soigneusement discerner ce que les sens aperçoivent, de ce qui est caché et divin. Or, qui fera ce discernement nécessaire, si ce n'est la foi? cette foi que saint Paul louait dans les fidèles de Thessalonique, quand il leur disait: Je ne cesse de rendre grâce pour vous au Seigneur, de ce que vous avez reçu la parole que nous vous annonçons, non comme si elle eût été la parole de l'homme, mais comme étant la parole de Dieu, ainsi qu'elle l'est en effet: *Accepistis illud, non ut verbum hominum, sed, sicut est verè, verbum Dei* (2); foi si admirable, au jugement du grand Apôtre, qu'il n'hésitait point à lui attribuer, non-seulement toutes les vertus de ces nouveaux chrétiens, mais encore tout le succès de l'Évangile, et ses rapides progrès dans l'univers: *A vobis diffamatus est sermo Domini. . . et in omni loco fides vestra. . . profecta est* (3).

Que nous aimerions, mes chers auditeurs, à pouvoir vous adresser ce même éloge! mais, je vous le demande à vous-mêmes, le pouvons-nous? Avez-vous, comme ces premiers disciples, cette foi éclairée qui perce les voiles impénétrables aux sens? reconnaissez-vous ici, en ce moment, Jésus-Christ lui-même empruntant l'organe du plus indigne de ses ministres, pour vous donner ses divines leçons? est-ce ce Maître invisible que vous êtes venus entendre? vous êtes-vous approchés de cette chaire comme d'une autre montagne de Sinaï, où le Seigneur, sans déployer l'appareil formidable dont il s'environna autrefois, daigne néanmoins descendre pour publier au milieu de vous ses oracles? connaissez-vous cette

(1) Math. x, 20.

(2) 1 Thess. ii, 13.

(3) 1 Thess. i, 8.

vertu secrète, cette dignité ineffable de notre ministère, par laquelle, cendre et poussière que nous sommes, nous tenons toutefois la place de ce grand Dieu, et vous faisons entendre sa voix même? *Deo exhortante per nos* (1). Savez-vous que ces lèvres du prêtre qui, par la puissance des paroles mystiques, enfantent chaque jour le Sauveur à l'autel, doivent ici, par l'efficace d'une autre parole, enfant d'une autre manière le même Sauveur dans vos âmes.

Ah! Chrétiens, faibles et trop aveugles Chrétiens, avouez-le : vous ne songez à rien de tout cela ; vous n'envisagez que l'homme ; vous n'êtes venus chercher que les discours de l'homme ; et par un juste, mais terrible châtement, vous trouverez ce que vous avez cherché. Pendant que l'homme parlera, Dieu sera muet pour vous ; de vains sons retentiront à votre oreille, et votre cœur demeurera sourd aux vérités éternelles qui peuvent seules vous sauver ; vous ne serez frappés que du frivole éclat dont brillent quelquefois les pensées et le langage d'un orateur, et pas un rayon de la lumière céleste ne pénétrera dans votre esprit, pour en dissiper les profondes ténèbres ; vous repâtiez avidement votre curiosité de je ne sais quel puéril arrangement des mots et du discours, que vous nommez éloquence, et votre âme, qui a besoin d'une nourriture plus solide, se retirera vide et affamée de cette table, où elle devait recevoir le pain de vérité qui la fait vivre. Oh ! qu'il nous soit permis de déplorer une fois avec amertume, ce qui fait votre malheur et notre opprobre. C'est cette bassesse de vos vues toutes terrestres et tout humaines, qui a affaibli et dégradé notre ministère. Vous ne voulez voir en nous que des discoureurs oiseux et frivoles, destinés à satisfaire la délicatesse de votre goût, et à charmer l'ennui de vos loisirs ; et Dieu, dans sa colère, consent que nous ne soyons pas autre chose. Il se retire, et nous laisse à nous-

(1) II. Cor. v, 20.

mêmes ; il nous ôte ce qui vous convertirait, et nous laisse ce qui vous plaît et vous amuse. Au lieu de ces traits de feu, qui percent et enflamment les cœurs les plus glacés ; de ces éclairs divins, qui renversent un Saul sur le chemin de Damas ; de ces foudres qui brisent les cèdres, c'est-à-dire les esprits superbes ; de cette voix de tonnerre qui ébranle les fondemens des montagnes, c'est-à-dire les pécheurs endurcis dans le crime, il nous laisse les froids mouvemens des rhéteurs, les stériles ressources d'un art profane, ces paroles persuasives de la sagesse humaine, que saint Paul dédaignait, et qui ne produisent rien dans les cœurs. A la place du zèle, nous avons des talens, et, parce que vous êtes moins des fidèles que des auditeurs délicats et curieux, nous sommes à notre tour, hélas ! non plus de dignes interprètes de Jésus-Christ, non plus des apôtres, mais des hommes diserts et des cymbales retentissantes. Ainsi, le premier défaut par lequel vous profanez la parole sainte, est un défaut de foi ; le second est un défaut d'humilité.

Cette chaire, au pied de laquelle vous êtes assemblés, mes Frères, est un tribunal auguste, où la parole de vérité, assise comme sur son trône, prononce des arrêts, qu'elle proclame en même temps dans le fond des consciences. Vous êtes, en votre qualité de pécheurs, des accusés et des coupables, cités devant elle, pour vous entendre reprocher vos erreurs et vos passions ; pour apprendre à vous connaître, à vous confondre, à vous condamner vous-mêmes. D'humbles sentimens de respect, de crainte et de repentir, sont donc les seuls qui vous conviennent, en présence de cette parole qui vous juge. Mais que vous apportez ici des dispositions bien différentes ! Vous venez vous y asseoir vous-mêmes comme juges, pour tout soumettre à l'autorité de votre critique, pour citer à votre tribunal et vos frères, et le ministre de la parole, et cette divine parole elle-même. Oui, vos frères : tout ce que nous

disons par le zèle d'une charité sincère, pour vous avertir de vos défauts et de vos désordres, c'est à eux que vous l'appliquez aussitôt en secret. Dans les peintures les plus ressemblantes que nous pouvons faire de vos propres mœurs, vous ne voyez jamais que le tableau de leurs vices, vous détournez sans cesse vers eux le miroir que nous vous présentons; et tous nos efforts pour guérir l'incurable aveuglement de votre amour-propre, pour vous inspirer une salutaire confusion, et réveiller en vous le remords, n'aboutissent qu'à vous rendre plus clairvoyans sur les fautes d'autrui, à éguiser encore la malignité de vos censures, et à vous fournir de nouvelles armes contre le prochain.

Ce n'est pas assez; le ministre qui vous parle au nom du Ciel, est soumis lui-même à la témérité de vos jugemens; loin de révéler le caractère auguste dont il est revêtu, et de l'écouter avec un religieux tremblement, comme un envoyé de Dieu, chargé de vous instruire et de vous reprendre, ne semblez-vous pas le regarder bien plutôt comme un acteur de théâtre, qui se donne ici en spectacle, pour obtenir vos applaudissemens, ou pour essuyer vos dédains? A quel point faut-il qu'un ministère divin se soit avili aux yeux des fidèles, pour que nous soyons devenus l'objet de la minutieuse et basse critique qu'ils exercent tous les jours à notre égard? eh! à quoi cette critique ne s'étend-elle point? j'ai honte de le dire: tout en nous, jusqu'à notre langage, jusqu'à nos moindres mouvemens, jusqu'au son de nos voix, n'est-il pas la matière de leurs remarques pueriles et insensées, et tantôt de leurs railleries indécentes, tantôt de leurs éloges non moins flétrissans? O mon Dieu! est-ce là ce qui devrait occuper des chrétiens, à qui nous parlons de vos justices, de vos miséricordes, et du compte terrible qu'ils auront à rendre un jour de leurs œuvres!

Encore si la censure s'arrêtait à nos personnes, et qu'elle respectât du moins cette parole sacrée dont Dieu est l'auteur, et dont nous ne sommes que les

faibles organes! Mais non: l'on ne craint pas de juger cette parole même qui juge le monde, et dont l'inflexible vérité nous jugera tous éternellement. Les uns voudraient lui imposer silence sur ses dogmes et ses mystères, comme trop élevés au-dessus de la raison humaine; les autres se plaignent de sa morale, comme trop austère et trop peu proportionnée à la faiblesse de notre nature; chacun, oubliant qu'elle est descendue du ciel, prétend la plier et la façonner au gré de ses caprices. Vous applaudissez, mes Frères, à la force toute divine de cette parole, quand elle s'élève contre les crimes que vous n'avez pas commis, contre ces grands désordres publics dont vous avez été les victimes, contre les injustices que vous souffrez et les complots qui vous menacent; à peine trouvez-vous alors qu'elle déploie assez de terreurs, et qu'elle lance assez de foudres. Mais qu'ensuite elle en vienne à certains abus qui vous sont chers; à ces plaisirs dangereux, où vous vous obstinez à ne rien voir que d'innocent; à ces nudités scandaleuses que le paganisme aurait condamnées, et que des chrétiens justifient; à ces familiarités criminelles, dont la passion toute seule déguise le dérèglement; à ces liaisons suspectes que vous savez couvrir de tant de voiles et de prétextes; à ces haines, ces dissensions, ces éclats scandaleux qui rompent le lien de la charité, et troublent le repos de la société même; à votre luxe, à votre ambition, à cette vie molle, oisive, toute des sens, que vous ne vous êtes jamais reprochée; à cette indifférence mortelle pour la religion, qui vous fait violer à tout instant ses lois les plus sacrées et ses défenses les plus essentielles: que, sur ces choses et une foule d'autres, elle vous dise, comme Jean-Baptiste à Hérode: *Non licet*, cela ne vous est pas permis; oh! que vous la trouvez alors sévère, intraitable, et même injuste! quelles plaintes alors, quels murmures, quel déchaînement contre elle! Ainsi elle perd toute son autorité pour vous, dès qu'elle entreprend de

vous corriger, parce qu'au lieu de l'humilité qui se soumet à ses décisions et à ses jugemens, vous apportez ici l'orgueil qui juge de tout, et ose enfin la juger et la condamner elle-même. Est-il de profanation plus manifeste? Enfin le dernier défaut qui vous rend profanateur de la parole de Dieu, est un défaut de zèle pour la sanctification de vos âmes.

Ah! mes Frères, si vous sentiez le prix de cette âme immortelle qui est en vous, si vous aviez un désir sincère de l'embellir par la vertu, et de lui assurer un éternel bonheur, que de consolations vous donneriez à notre ministère! avec quelle pieuse avidité vous recevriez ici les leçons de la science divine du salut! avec quel soin vous les graveriez dans vos cœurs, pour en faire la règle de vos sentimens et de toute votre conduite! Cette semence sacrée de la parole ne tomberait plus sur une terre ingrate et aride, où elle est aussitôt foulée aux pieds; mais sur une terre bien préparée et féconde, où elle fructifierait au centuple. La face du christianisme changerait, et la prédication évangélique serait encore aujourd'hui ce qu'elle fut dans ses plus beaux jours, le principe de toutes les vertus. Mais, hélas! que peut-elle sur une génération charnelle et incrédule, qui n'a plus d'oreilles pour l'entendre? L'homme, enfoncé dans la boue des sens, ne se souvient plus de sa véritable gloire ni de son intérêt le plus cher; il a répudié son céleste héritage, pour n'aspirer qu'à des biens terrestres et périssables. Dégradé de ses propres mains, il renie cette noble portion de son être, par laquelle il est semblable aux anges, pour n'avouer que celle qui lui est commune avec la bête. Dans cet état d'avilissement il ne comprend plus notre langage, et la doctrine de Jésus-Christ a cessé d'être intelligible pour des chrétiens. Faut-il donc s'étonner que nous fassions de vains efforts pour les émouvoir? Si nous les entretenions des intérêts du temps, des objets de la cupidité, des affections de la chair et du sang, il nous serait facile de captiver leur at-

tention, d'exciter tour-à-tour leurs craintes ou leurs desirs, quelquefois même de les attendrir jusqu'aux larmes; mais tant qu'il ne s'agira que de la perte ou de la possession de Dieu, que de la vie ou de la mort de leur âme, que de l'alternative d'un bonheur ou d'un malheur éternel, ils demeureront froids, distraits, insensibles; ils continueront leur sommeil sur le bord de l'abîme, et ne se réveilleront qu'en y tombant.

Mais quoi! n'y a-t-il donc plus aujourd'hui de chrétiens qui veuillent se sauver? Il en est encore, mes Frères, mais où sont ceux qui le veulent efficacement? qui le veulent aux conditions que Jésus-Christ a prescrites? Où sont ceux qui se persuadent que le ciel est un royaume de conquête, qu'il faut ravir en faisant violence à la nature? que la voie du salut est étroite, escarpée, solitaire, et que la voie large, suivie par la multitude, mène à la perdition? que le monde est réprouvé avec ses exemples qui sont des scandales, ses plaisirs qui sont des désordres, ses maximes qui ne sont que mensonges, et sa gloire qui n'est qu'orgueil? que l'abnégation de soi-même, l'humilité, la mortification des sens, l'esprit de recueillement et de prière, sont les vertus fondamentales et indispensables du christianisme? Où sont ceux qui ne regardent pas toutes ces vérités, lorsque nous les annonçons dans ces chaires, comme un langage convenu qu'ils peuvent interpréter à leur gré, comme des figures et des hyperboles qui servent à orner nos discours, dont il leur est permis de rabattre ce qu'il leur plaît, et qui ne tirent point à conséquence pour la pratique? Combien donc de profanateurs, ô mon Dieu, parmi ceux qui entendent votre parole sainte! et dans cette foule qui remplit votre temple, combien peu de véritables fidèles qui cherchent la sanctification de leurs âmes!

Voilà pourquoi, Seigneur, notre ministère, tout glorieux, tout divin qu'il est, nous est devenu un fardeau accablant, un devoir triste et amer. Nous

séchons de douleur en voyant que vous êtes oublié, méconnu des hommes; qu'ils se méconnaissent et s'oublient eux-mêmes; qu'ils vivent dans une stupide indifférence sur leur future destinée; et que nos avertissemens, nos cris et nos larmes sont inutiles pour les empêcher de courir à une perte certaine. Hélas! on félicite quelquefois vos ministres sur leurs succès et sur le bien qu'ils opèrent, lorsque le monde vient avec empressement les entendre, et surtout lorsqu'il paraît leur applaudir. Mais, grand Dieu! quel bien faisons-nous, si nous ne changeons pas les cœurs; si chacun se retire emportant d'ici les mêmes préjugés, les mêmes passions et les mêmes vices, avec lesquels il était venu; si nous n'avons pas à vous présenter, pour fruit de nos travaux et de nos sueurs, un seul vrai pénitent qui devienne notre couronne, et qui atteste la puissance victorieuse de votre parole? O heureux ces saints prédicateurs d'autrefois, qui portaient votre nom chez des nations barbares et infidèles, et qui, après d'incroyables fatigues, les conquéraient à la grâce, ou par la force de leurs discours, ou du moins par l'effusion de leur sang! Heureux nous-mêmes, si nous pouvions, au prix de tout le nôtre, toucher les pécheurs qui nous écoutent, tirer les uns d'un fatal assoupissement trop voisin de la mort, arracher les autres à des ténèbres plus profondes peut-être encore que celles de l'infidélité même!

Mais c'est assez parler des profanateurs, qui entendent sans fruit la parole de Dieu, passons aux contempteurs qui dédaignent de l'entendre; c'est le sujet de ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Il semble qu'en nous élevant contre ceux qui s'éloignent de nos chaires et qui dédaignent la parole sacrée jusqu'à ne vouloir jamais ou presque jamais l'entendre, nous ayons en vue notre propre gloire, et nous songions à venger notre propre cause; mais

non, mes Frères, à Dieu ne plaise! nous avons des intérêts bien plus nobles et plus précieux à défendre. Ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mais du salut de vos âmes, mais de toute la religion, mais de l'honneur de Dieu même. En effet, ce n'est pas ici notre parole, mais la sienne; c'est lui qu'on écoute en prêtant l'oreille à nos discours; c'est lui qu'on outrage en le méprisant: *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit* (1). Et voulez-vous savoir, mes Frères, avec quelle effrayante sévérité il punit ces mépris sacrilèges qui retombent sur lui-même? Apprenez-le de sa propre bouche: En quelle ville que vous entriez, dit-il à ses Apôtres, si l'on y refuse de vous recevoir et de vous entendre, sortez aussitôt, et secouez la poussière de vos pieds; je vous le déclare en vérité: Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que cette ville: *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum, quam illi civitati* (2).

Ah! l'on s'étonne quelquefois des calamités publiques dont on est le témoin ou la victime. On se demande comment, du sein de la prospérité et de la paix, ont pu sortir tout-à-coup ces affreux orages, ces révolutions désastreuses qui renversent les fondemens des empires, détruisent en un moment les institutions, les mœurs, les lois et tout l'ordre de la société; inondent la terre de sang, et font à de grandes et puissantes nations, de ces plaies profondes que les siècles peut-être ne guériront pas. On attribue à mille causes diverses ces catastrophes qui nous épouvantent. Mais que sais-je, ô mon Dieu! s'il ne faut pas y reconnaître l'exécution de vos infaillibles menaces, si ce ne sont pas là les coups terribles dont vous frappez les royaumes où votre parole sainte, après avoir été long-temps écoutée avec respect, est enfin dédaignée, méconnue et presque universellement abandonnée? que sais-je même si vous ne ré-

(1) Luc, x, 16.

(2) Matth. x, 15.

servez pas à notre endurcissement des châtimens encore plus funestes ? *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum quàm illi civitati.*

Mais quoi ! me dira quelqu'un : Dieu ne nous parle-t-il que dans vos chaires ? n'y a-t-il rien qui puisse suppléer aux instructions que vous nous y donnez de sa part ? n'avons-nous pas les divins livres, les ouvrages des saints, tant de pieux et admirables écrits que l'esprit de science et de zèle a dictés lui-même ? n'en est-ce pas assez, indépendamment de vos discours ? — O vous ! qui tenez ce langage, je pourrais vous demander à mon tour si vous les lisez ces précieux livres pour lesquels vous témoignez tant de vénération, et que vous prétendez substituer à la prédication de l'Évangile ? si vous n'employez pas vos loisirs à des lectures bien différentes, et plus capables d'amollir et de corrompre votre cœur, que de l'élever au-dessus de lui-même et de le sanctifier ? Mais, sans insister sur ce point, j'aime mieux vous répondre que la conversion des âmes et les grands effets de la grâce ont été de tout temps attachés au ministère que nous exerçons. C'est ce ministère qui a conquis le monde à Jésus-Christ, qui a renversé les idoles, qui a établi le règne des véritables vertus sur la terre ; c'est lui qui vous sauvera, si vous voulez être sauvé. La parole écrite est nécessairement muette : elle n'est par elle-même qu'une lettre morte ; elle a besoin que la foi et l'application de ceux qui la lisent, l'animent pour ainsi dire d'un souffle de vie, et lui prêtent comme une voix pour se faire entendre. S'ils sont distraits ou languissans, elle ne dit rien à leur esprit, et leur laisse leur insensibilité tout entière. Mais ici, mes Frères, la parole sort vivante et enflammée du cœur et de la bouche du prêtre : *Vivus est enim sermo Dei et efficax* (1) ; elle s'adresse aux oreilles, aux yeux, à tout l'homme, et pénètre par tous les sens à la fois jusqu'à l'âme, qu'elle remplit d'un trouble

(1) Heb. iv, 12.

salutaire : *Penetrabilior omni gladio accipiti* (1) ; il n'y a rien qu'elle ne remue ; elle réveille le remords endormi, soulève la conscience opprimée contre les passions qui la subjuguèrent, rompt la funeste intelligence de l'esprit avec la chair, atteint les désordres à leur source, ébranle dans leurs racines les habitudes les plus invétérées, les penchans les plus chers, les attachemens les plus tendres : *Pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum* (2). Alors s'engagent ces combats violens et décisifs, où quelquefois la nature est vaincue, la grâce triomphe, le vieil homme expire, l'homme nouveau naît de ses cendres ; des pensées, des affections nouvelles naissent avec lui ; le grand miracle du changement du cœur est opéré : *Et discretor cogitationum et intentionum cordis* (3). Eh ! qui ne s'est aperçu de la puissance toute divine que la parole du Seigneur déploie dans ce temple qui est son domaine, dans cette chaire qui est son trône, dans ces assemblées du peuple fidèle, où tout tremble, fléchit, se tait devant elle ? Qui ne sent quelle majesté elle emprunte ici de la sainteté du lieu, de ces autels où coule le sang de l'adorable victime, et de tous les objets sacrés qui nous environnent ? Quelle force lui communique la présence du Verbe de Dieu qui réside dans ces tabernacles, celle de l'Esprit sanctificateur qui plane invisiblement sous ces voûtes, et je ne sais quelle impression sensible de la Divinité présente qui ne se trouve point ailleurs !

Venez nous dire, après cela, que vous dédaignez d'entendre cette parole de vie et de salut, parce que de faibles orateurs vous l'annoncent. Ah ! mes Frères, nous l'avouons sans peine : nous n'avons ni les talens, ni le profond savoir, ni sans doute aussi les vertus de ceux qui l'ont prêchée avec tant d'éclat et de fruit avant nous. Nous n'avons pas la sainte

(1) Heb. iv, 12.

(2) Heb. iv, 12.

(3) Heb. iv, 12.